Sentiment d'échec

Neve Gordon, 54 ans, a démarré son activité politique quand il avait 15 ans, en assistant à des manifestations de Peace Now [La Paix maintenant]. Il a été sérieusement blessé pendant son service militaire comme combattant parachutiste. Au moment de la première intifada (qui a commencé en décembre 1987), il était le premier directeur général de Physicians for Human Rights Israel [Médecins pour les droits humains Israël]. Il a ensuite été actif dans Ta'ayush, qui poursuit les pistes de la coopération entre juifs et Palestiniens, et il a fondé l'école judéo-arabe de Be'er Sheva. Pendant la deuxième intifada, il a fait partie du mouvement qui refusait de servir dans les forces de défense d'Israël.

Bien que son activité politique ait été étendue, Gordon est peut-être surtout connu du grand public israélien pour un article d'opinion qu'il a publié dans The Los Angeles Time en 2009, lorsqu'il était à la tête du département de sciences politiques et gouvernementales de l'université Ben-Gurion (BGU) à Be'er Sheva. Dans cet essai, Gordon a affirmé son soutien au mouvement de boycott et a appelé Israël un état d'apartheid. Un scandale international a explosé et la présidente de l'université de l'époque, Rivka Carmi, a déclaré que les « universitaires qui ont ce sentiment à propos de leur pays sont invités à se chercher un hébergement professionnel et personnel différent ».

Dans les années qui ont suivi, le département de Gordon à BGU est devenu la cible de campagnes systématiques par des organisations de droite, en particulier Im Tirtzu, qui a demandé sa fermeture à cause des opinions politiques de plusieurs de ses enseignants. En 2012, le ministre de l'Éducation Gideon Sa'ar (du Likoud) a appelé au renvoi de Gordon. À la fin de l'année, le Conseil de l'enseignement supérieur a recommandé que l'université envisage la fermeture du département de Gordon si certaines réformes n'étaient pas entreprises, mais sa décision a finalement été révoquée quelques mois plus tard après l'introduction de quelques changements.

Au cours de ces années tumultueuses, dit le professeur, il a reçu plusieurs menaces sur sa vie. Il y a trois ans et demi, lui et sa compagne, Catherine Rottenberg, qui dirigeait le programme d'études sur le genre à l'université, ont déménagé à Londres, ainsi que leurs deux fils, après avoir reçu tous deux des bourses de recherche de

l'Union européenne. Gordon est maintenant professeur de droit international et de droits humains à l'université Queen Mary de Londres.

Ce ne sont pas les menaces sur sa vie qui l'ont poussé à partir, dit Gordon, ni le combat contre l'establishment de l'enseignement supérieur. À la fin, ce qui a fait pencher la balance, c'était l'inquiétude pour l'avenir de leurs enfants. « Je ne vois pas d'horizon politique et j'ai deux fils, avec tout ce que cela implique d'élever des fils en Israël. »

Et vous avez décroché un excellent emploi à Londres.

« C'est vrai, mais mon travail en Israël était meilleur, et de loin. J'aimais vraiment le département à Ben-Gurion, j'aimais les étudiants et aussi les collègues. Je sentais que j'y avais une communauté et cela a été très dur d'y renoncer. Même quand nous sommes allés à Londres, nous n'avions pas le projet d'y rester. Si nous avions été un jeune couple sans enfants, je ne suis pas sûr que nous serions restés. » Gordon ajoute : « Ce n'est pas la chose la plus facile, se lever et partir à l'âge de 50 ans et quelques. Il y a un sentiment d'échec personnel et d'échec d'un camp [politique]. »

Y a-t-il eu un moment particulier où l'impossibilité de rester en Israël est devenue claire ?

« Ce n'était pas un moment unique. Au fil des années, nous avons ressenti un extrémisme croissant. Cela a atteint le point où nous nous sentions mal à l'aise d'emmener nos enfants à des manifestations, à cause de la violence. Le racisme au quotidien crée un lieu auquel je ne me sens pas appartenir. »

Le coup final, dit Gordon, est arrivé quand il a commencé à ressentir qu'il n'était plus possible de dénoncer librement la situation raciste dont il était témoin. « Le dialogue à l'intérieur d'Israël, qui était ouvert d'habitude et qui me rendait fier, a changé. Des choses que les gens comme moi épousent — le soutien pour le

mouvement de boycott ou qualifier Israël d'état d'apartheid — sont devenues illégitimes », dit-il. « Et alors vous n'êtes déjà plus seulement hors du consensus, mais hors de la vraie discussion publique. Vous devenez une curiosité. Et alors vous vous dites : "Est-ce que j'ai besoin de cela ?" »

Est-ce que le pays a changé, ou est-ce vous qui avez changé ?

« Pour être juste, le changement est sans aucun doute à la fois en moi et dans le pays. Je suis aussi passé par un certain processus. Ce que j'ai compris était que la solution ne peut être contenue dans le sionisme ».

Haim Yacobi, un collègue de Gordon à BGU, et ultérieurement le chef de son département de sciences politiques et gouvernementales, a aussi quitté Israël. Un des fondateurs de Bimkom, qui traite de questions d'égalité dans la planification spatiale et le logement en Israël, Yacobi, architecte de formation de 55 ans maintenant, a déménagé en Angleterre il y a trois ans avec sa compagne et leurs trois enfants, quand il a obtenu un poste de professeur à l'University College à Londres. Comme Gordon, il dit qu'il n'est pas parti à cause du harcèlement politique : « Si vous regardez la situation politique en Israël bien en face, en plus du projet colonial en Cisjordanie et du fait qu'Israël devient un état d'apartheid, alors la question qui se pose est ce que je veux pour moi-même et pour mes enfants. »

Il ajoute : « Pour des gens comme moi — dont le travail est critique et politique et qui ont aussi été impliqués comme militants — la politique de l'espoir ou du désespoir est d'une très lourde importance », dit-il. « Émigrer à mon âge et avec mon statut, c'est dire : Je suis désespéré, je ne vois aucun espoir. Cela provient de mon analyse politique, basée sur la manière dont je vois un état et une société justes. Ce n'est pas une décision qui est prise en une nuit. Nous ne sommes pas partis d'Israël à cause du prix du fromage. Nous étions exactement au stade où les bons bourgeois commencent à voir les fruits de leurs travaux et je pense que j'avais un grand succès dans ce que je faisais en Israël. C'est très effrayant d'émigrer à un âge avancé et de vous réinventer. »

Yacobi note que beaucoup de ses collègues en Israël, même au sein de la gauche radicale, ont considéré son départ comme une trahison. Cette réaction était une surprise, mais ne l'a pas fait changer d'avis. « La motivation pour établir Bimkom était ma conviction que le changement était possible. Je suis moins naïf maintenant », dit-il, ajoutant que la violence politique en Israël l'a conduit à se rendre compte que partir était la seule option pour lui.

Bien que Yacobi dise qu'il s'est senti apprécié dans le monde universitaire israélien, il est d'accord pour admettre que la liberté académique dans le pays s'est dégradée. « Je pense que des forces très problématiques, politiquement, sont entrées et sont effectivement devenues la police du monde académique », dit-il.